

Lavinia Greenlaw

Esprit d'escalier et autres poèmes

traduit par Françoise Abrial

Lavinia Greenlaw vit à Londres, où elle est née en 1962. Elle a publié à ce jour deux recueils de poésie (*Night Photograph* et *A World Where News Travelled Slowly*) ainsi qu'un roman (*Mary George of Allnorthover*). Des poèmes traduits en français ont paru dans *Po&sie* et *Europe*.

ESPRIT D'ESCALIER

Au jeu de la volée d'escaliers, à mi-chemin de notre glissade
nous étions comme entre ciel et terre : point
de non retour vers lequel nous nous lançions
sans cesse, chevauchant des oreillers ou des plateaux.
Nous ne tardions pas à éroder le bord
de chaque marche, broyant le tapis jusqu'à le vitrifier
et ne plus avoir aucune adhérence.
Le nouvel escalier était notre jouet,
descente vers une étrange extension,
quatre nouvelles pièces au niveau de l'eau
dans un jardin en contrebas – aile
disloquée de la ruche. Jeunes abeilles
aux douces rayures et nuits sans frontières,
nous avons jusque-là été casés
dans une paire de lits superposés, si étroitement liés
qu'un jour mon frère et moi nous sommes réveillés en terminant
une conversation commencée dans un rêve.
Cela avait été le plus simple des échanges,
je donnerais beaucoup pour le retrouver :
le salut d'ombres nullement surprises
de s'être rencontrées sous les arbres
et heureuses de s'en retourner, seules,
dans la nuit.

DERNIÈRE CARTE POSTALE

d'après Malevitch

Je veux te donner quelque chose d'aussi achevé
que cette maison sans portes ni fenêtres.
Elle frémit dans son rectangle
aussi animée et introvertie qu'une fourmilière.
Elle mijote sous trois cheminées
qui ne sont elles-mêmes que bouffées de fumée,
signaux, peut-être,
d'une activité frêle mais décisive.

La maison rouge se dresse sur une ligne verte
qui pourrait être de l'herbe ou de l'eau stagnante.
Elle s'élargit un peu sur la gauche
comme si elle croissait ou partait ailleurs.
Quant à la barrière ou au champ jaune
on pourrait l'escalader ou s'y promener,
ou emprunter la route qui traverse,
courbe de noir, d'oubli.

Cet été, les années s'alignent
telle la lisière du monde.
Tout poids est derrière nous,
derrière la maison
où un ruban de blanc vire au bleu
libérant une éruption de bleus pâles ou foncés
qui s'agrègent, s'élèvent et ondulent
devenant nuage, montagne, eau
tout près de faire basculer l'image.

Considère cela comme une longue perspective :
la couleur se réinstalle dans la lumière
sans portes ni fenêtres
comme cette maison rouge, où je t'espère.

LUPINS

« Cette fille est mal à l'aise du simple fait
d'être dans sa peau. » Les loups me reconfortaient.
J'ai grandi à portée de voix.

Leurs hurlements gravissaient la colline
telles de hautes tiges de fleurs bleues
comme si les grilles de fer du zoo

s'étaient déployées sous leur sortilège.
La circulation s'éveille de l'autre côté du canal.
Certains se faufilent entre les phares

comme des bébés tamarins dorés.
D'autres attendent, comme des poissons clowns désorientés
derrière le verre.

MÉPHISTO

Après une nuit passée dans la cave
que Goethe regagna en compagnie de Faust,
me voici à nouveau dans les airs,
cumulo-cirrus, fine glace, une voix
cinglante et sensée :
« Ta petite vie... »

Nous survolons un fleuve,
à demi gelé, à demi crevassé
à la fin d'un bel hiver :
trois mois d'un paradis aveuglant
qui imprimera ses petits caractères
sans rien laisser sur terre par ailleurs.

KAAMOS¹

Le temps est venu de vivre paisiblement,
ne rien construire, raconter des histoires...

Ici le sol est plus vieux que la vie
sur terre. Il ne contient nulle trace de mort,
ni méthane, ni anthracite, rien de combustible.
Capillaires ardents de cuivre, cobalt,
or – mais comment se réchauffer ?
Mon cœur froid arrête le sang
tel un soleil renonçant à sa couleur.
J'expire de la glace.
Mes poumons pourraient renaître, dit-on.

Jamais je ne m'éveille vraiment, je vais lentement
et mes pensées ont la même retenue,
la même raideur que le tic-tac de mon pouls.
Je me sens patiente, honnête, cordiale
mais je ne peux même pas sourire.

L'hiver arctique a envahi mon corps
telle une boisson de verre. Soufflée,
je prends place à l'extérieur de moi-même,
sans traits distinctifs, polie, érodée
par la permanente lumière grenue de la neige.

Il fait presque toujours presque nuit
exception faite de la couleur qui disperse la neige.
Amas noirs sur la ligne nord de l'horizon,
limaille de fer attirée par le Grand Clou²
enfoui au pôle
pour que des étrangers viennent l'y trouver.

C'est l'extrémité de l'axe
là où le vent souffle seulement du sud et
vers le sud, et toute direction prise est le sud,
rien ne se lève ni ne se couche

1. Hiver arctique en finnois (NdT).

2. Expression inuit désignant le pôle Nord (NdT).

et le temps se dévide comme un fleuve gelé,
un mètre à ruban blanc
sur lequel inscrire n'importe quel nombre de nombres.

Je croise des regards insistants, des visages impassibles.
La forêt est leur plus grand secret.
Elle pousse au fond de leur cœur.

FIN D'UNE LONGUE JOURNÉE

Je fus tirée de ma coquille de rêves et de bruits
et l'on m'emmena vivre en un lieu paisible
où l'obscurité non diluée des rues
dépourvue d'éclairage, n'avait nulle intensité.

Les uns sur les épaules des autres, des garçons retournaient
le panneau du carrefour, discutaient
des conducteurs désorientés, de quatre angles morts,
d'une heure d'hiver anglais supplémentaire.

Des coupures de courant venaient clore la brièveté des jours.
Je plaçais mon lit contre le panneau de planches
qui occultait la cheminée, j'attisais la chaleur
et touchais du doigt la barre grise du chauffage.

(Je faillis bien partir en fumée,
le choc fit de mes os du métal,
me laissa en suspension dans un boum de mort.)
Nous étions des anciens, nous lisions dans les flammes,

entretenions les mèches, remplissions d'huile les puits.
Je taillais les plumes de corbeau pour écrire avec,
concoctais une encre brute, rouge sang,
teinture de baies d'un or si rougeoyant

que les plans des villes que je griffonnais flamboyaient
comme une nuit en ville, puis séchaient en s'enroulant tels des parchemins
que je scellais à la cire qui, une fois chauffée,
sifflait et pétaradait comme un cordeau détonant...

À l'école les filles lissaient leurs cheveux au fer
alors que les miens se tortillaient comme des serpents.
Je me pétrifiais d'un regard. Ma vision défaillait :
les choses allaient d'abord dans les marges, des champs

inondaient des champs, la craie se détachait des tableaux
telle la neige des montagnes, se désagrégeait
en franchissant la distance, tels les visages effacés
que mes yeux ne pouvaient plus atteindre.